LE THÉATRE



Photo P. Boyer.

THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAITE. — Mme RÉJANE, rôle de *la Montansier*. — *LA MONTANSIER*





VEILLEUSES FRANÇAISES
Fabrique à la Gare
ACTUELLEMENT
RUE SAINT-MERRI, 11
Toutes nos boîtes portent en timbre sec
JEUNET, Inventeur
VENTE ANNUELLE :
5 Millions de boîtes

TERQUEM 19, R. SCRIBE, ANGLE BOUL. HAUSSMANN
PARIS. — *Téléph.* 303-59
BIBLIOTHÈQUES TOURNANTES
ARTICLES DE BUREAU DE GRAND LUXE

PLAQUES
Papiers Photographiques **JOUGLA**



Mme ADAIR
5, rue Cambon, Paris
90, NEW BOND STREET, LONDRES
Et 52. W. 35th Street, New-York

Le traitement du visage par *Mme Adair* est recommandé par le monde médical et patronné par la Famille royale d'Angleterre.

Mme Adair n'emploie pas la vapeur ; son système de massage rétrécit les doubles mentons de façon infaillible. Son traitement spécial des yeux affermit les paupières. Son **Huile Orientale** opère des merveilles sur la peau. Son **Tonique Diable** la nettoie et supprime la bouffissure des yeux.

Bandeau Anti-Rides Ganesh, 32 f. (brev.)



Mentonnière Ganesh, 27 fr. (breveté)

Traitement des mains par l'électricité contre les rhumatismes, rougeurs. Manucure, 3 francs.

Traitement des cheveux par brossage électrique. Épilation du visage par le merveilleux traitement **Dara** et par l'**Electrolysis.**

Bandage spécial pour empêcher de **DORMIR LA BOUCHE OUVERTE,** recommandé par les plus célèbres médecins.

Les Dames seulement sont reçues

Lisez le livre de *Mme Adair* sur les soins de la Beauté. Prix : 1 fr. 25.

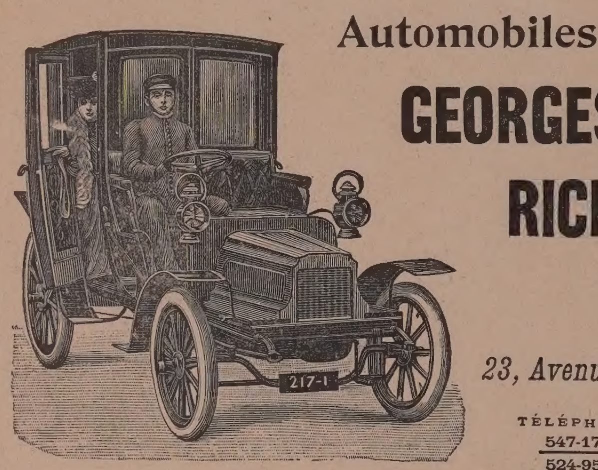
Mme ADAIR
Rend la Beauté et la Jeunesse
5, rue Cambon, PARIS

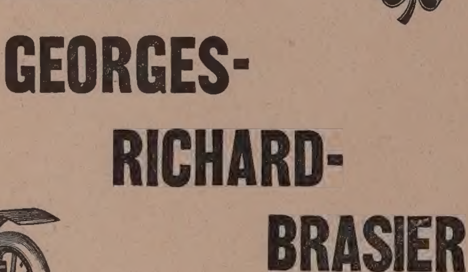
HYGIÈNE DE LA TOILETTE
Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au
Coaltar Saponiné Le Beuf
son admission dans les hôpitaux de la ville de Paris, le rendent tres précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, soins intimes, lavages des nourrissons, soins de la bouche *qu'il purifie*, du cuir chevelu *qu'il débarrasse des pellicules*, de la barbe, etc. — Le flacon, 2 fr. ; les 6 flacons, 10 fr. — Dans toutes les pharmacies.
SE MÉFIER DES IMITATIONS

A. HERZOG 41, r. de Châteaudun, Paris.
Bibelots d'Etrennes
Objets d'Art. — Curiosités.
Economie 50 %.

Seul REMÈDE INFAILLIBLE contre le SEBUMBACILLE, CALVITIE, PELADE, TEIGNE, TRICHOPHYTIES, SÉBORRHÉE, ACNÉ, etc. **LOTION LOUIS DEQUÉANT** Renseignements et Mémoires acceptés à l'Académie de Médecine gratuits. — *Ecrire ou s'adresser* : 38. Rue Clignancourt, Paris. *Peignes et Brosses antialopéciques.*

AU CROISSANT D'ARGENT • 142, Faubourg St-Honoré — 67, Rue La Boëtie • **NOUVEAUTES ELEGANTES**





Automobiles
GEORGES-RICHARD-BRASIER
23, Avenue de la Gde-Armée, 23
TÉLÉPHONE
547-17
524-95
PARIS

DERNIÈRES MODES DE LONDRES



Chapeaux POUR *HOMMES* ET POUR *DAMES*
STAGG, 7, Rue Auber
PARIS

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. — Phie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.



SULFURINE
LANGLEBERT
Bain sulfureux sans odeur
Fortifiant et Anti-rhumatismal
Agent puissant contre l'Obésité.
Souplesse et Beauté de la Peau
VENTE DANS TOUTES PHARMACIES.
N'est-ce pas merveilleux de pouvoir prendre chez soi pour 1f25 un bain sulfureux sans odeur et sans baignoire spéciale ?

ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les *Maladies des Voies respiratoires.*
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmcies, 2f la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

PAPIER **GUILLEMINOT** PLAQUES
PLAQUES au LACTATE
OPALINES

BOUQUET FARNESE VIOLET 29, Boulᵈ des Italiens, PARIS

CHOCOLAT A LA TASSE PREVOST
39, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS. — Maison à BORDEAUX
CHOCOLAT ET THÉ PRÉVOST
BONBONS — Qualité supérieure — BONBONS

St-Galmier-Badoit La Pl s LÉGÈRE à l'ESTOMAC. Décrétée d'Intérêt Public.

EAU DE SUEZ Dentifrice Antiseptique, le seul qui préserve les dents de la carie, les guérit, les conserve.
Le Meilleur des Dentifrices c'est l'**EAU de SUEZ**

ROSÉE ONGLES G. HENRY
17, rue de la Paix, PARIS
Supprime Pâtes, Poudres & Vernis
France, 4 f. 30 Étranger, 4 f. 50

Sublime de Botot Souverain contre la chute des cheveux *Provoque ondulations.* BOTOT, 17, r. de la Paix, Paris

SOCIÉTÉ SUISSE d'ASSURANCES GÉNÉRALES
SUR LA VIE HUMAINE, DE ZURICH
Assurances-Vie et Rentes viagères suisses
Fondée en 1857
Tarifs, Renseignements et Projets franco sur demande
A LA SUCCURSALE DE PARIS, 97, Rue Saint-Lazare.



SANS RIVALE
POUR LES SOINS DE LA PEAU

POUDRE	SAVON
DE RIZ SIMON	A LA CRÈME SIMON

Médaille d'Or *Exposition Universelle* Paris 1900
Refuser les imitations
J. SIMON 59, Faubourg Saint-Martin **PARIS**

MAISONS RECOMMANDÉES

BAPTEMES ET BOITES DRAGÉES JACQUIN Frères 12, RUE PERNELLE, PARIS.

CORSETS MARIE-LOUISE 12, r. Sainte-Anne PARIS

CREME EXPRESS JUX se trouve dans toutes les bonnes maisons

ERNEST DIAMANT du CAP, 24, Bd des Italiens. IMITATION PARFAITE. — PRIX BON MARCHÉ.

INSTITUT FÉMININ ÉCOLE DE BEAUTÉ. Mme LUIGGI, 58, r. de Caumartin, Paris

F. KLEINBERGER, 9, r. de l'Échelle. TABLEAUX ANCIENS

POUR MAIGRIR ELIXIR DU Dr STENDHALLE, 6f LE FLACON. Pharm. LEMAIRE, 14, Rue de Grammont, Paris.

LINOT Parfumeur, 33, rue Joubert
Spécialité VIOLETTE et IRIS BLANC

RIVENS ROBES & MANTEAUX
255, Rue St-Honoré. — *Tél.* : 324-37



Photo P. Boyer.

THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ

LA MONTANSIER

La Montansier : Mme Réjane. — *Saint-Phar :* M. Coquelin aîné

LE THÉATRE

N° 128 Avril 1904 (II)



Photo P. Boyer.

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — ACTE III

Saint-Phar. — M. Coquelin aîné

Photo Larcher. Mme RÉJANE M. COQUELIN AINÉ M. V. SARDOU

UNE RÉPÉTITION DE *LA MONTANSIER*



Photo P. Boyer.

L'OFFICIER AUTRICHIEN (M. Dannequin)

GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — ACTE III

Théâtre de la Gaité

LA MONTANSIER

SOUVENIRS D'HISTOIRE

LA MONTANSIER a eu son regain. Je veux parler de la « vraie » Montansier, la Montansier historique, celle qui dormait dans l'oubli, et dont un hasard de théâtre a réveillé le souvenir. On en a beaucoup parlé depuis quelque temps et, vrai, ce fut justice; la figure est intéressante et bien curieuse, non seulement par elle-même, mais plus encore par les milieux qu'elle a traversés. Ce fut, assurément, une maîtresse femme que cette femme, et l'on peut dire qu'elle a été le Théâtre incarné; à ce titre, elle mérite de figurer dans un recueil comme celui-ci. Je crois même que son absence y eût été remarquée comme une injustice.

Elle naquit à Bayonne, en 1730, celle qu'on surnomma « la belle Béarnaise », bien qu'elle ne fût pas absolument belle, s'il faut en croire les gazetiers, ni même éminemment spirituelle, à ce que disent les mêmes. Mais elle avait mieux que la beauté, un charme inexprimable, une séduction irrésistible et une suprême élégance. Quant à l'esprit, proprement dit, c'eût été, pour elle, bagage inutile. Au lieu d'esprit, elle avait une malice admirable, de l'entregent, de l'intrigue, une supérieure intuition des « affaires » : « Elle avait l'entente du négoce à l'égal du plus habile commerçant, devinait la procédure, comme un clerc de procureur, et comprenait l'art de la fortune comme le plus madré



Photo P. Boyer.

THÉATRE DE LA GAITÉ

LA MONTANSIER. — Acte IV

La Montansier. — Mme Réjane

des traitants. » Ajoutez à cela que, parait-il, elle possédait au suprême degré le don du récit. Personne ne savait raconter comme elle une de ces anecdotes scabreuses, cette joie de nos ancêtres du XVIIIe siècle, qui tant aimaient à rire. Elle y joignait l'attrait du geste aimable et le ragoût d'une mise en scène qui transformaient en régal le conte graveleux qu'elle disait d'une voix très mélodieuse, jaillissant d'une bouche très mignonne. On raconte que la reine Marie-Antoinette, elle-même, subit l'ascendant de cette séduction et que la conteuse prit sur elle un réel empire. Comme le sultan Schariar des *Mille et une Nuits*, la Reine adorait les récits. Les bruits de la Cour et de la Ville la transportaient d'aise, c'était sa distraction la plus grande en cette solitude compassée de Versailles. Tous les matins, la Montansier admise dans la royale intimité du petit-lever, réjouissait la Reine avec ses anecdotes. Elle était le rire aux éclats de cette cour maussade, étreinte déjà de la tristesse vague qui précède l'orage.

De son vrai nom, la Montansier s'appelait Marguerite Brunet. Elle était fille d'un employé à la Marine et avait été élevée en Béarn dans une communauté d'Ursulines où elle reçut une certaine instruction. A seize ans, elle s'évada du couvent et s'enfuit en Amérique. Son séjour au delà des mers est assez obscur. Quelle fut sa vie, là-bas, je ne saurais dire. Les renseignements font défaut; certains racontent, cependant, qu'elle y mena une vie nomade, tenant l'emploi d'ingénue dans une troupe foraine. Son existence ne commence à être moins nébuleuse que vers 1750, époque à laquelle nous la retrouvons à Paris chez sa tante maternelle, Madame Montansier, revendeuse à la toilette, ou si vous aimez mieux « marchande de frivolités », comme on disait alors. Elle ne fit qu'un court séjour chez la bonne dame — Hyacinthe, du vocable de son baptême — et s'enfuit de la maison hospitalière avec je ne sais quel gentilhomme, en emportant... le nom de sa tante, car elle troqua celui de Brunet trop modeste, à son gré, contre celui de Montansier qui avait plus de sonorité.

Glissons sur dix années de vie galante où, très recherchée par les grands seigneurs et les traitants, reine des petits soupers, elle mena une existence de débauche joyeuse, sans négliger le côté sérieux, car, thésauriseuse et faisant de l'ordre avec du désordre, comme je ne sais quel personnage historique, elle s'éveilla un beau matin assez riche pour acheter une conduite et diriger ses pas vers le théâtre, où l'appelait une vocation très intense. Elle avait déjà fait quelques tentatives de ce côté, mais sans succès. Munie de protections, elle avait débuté à la « Comédie » par le rôle de Nanine dans la médiocre pièce de Voltaire qui porte ce nom. Son accent béarnais fit la joie de l'assemblée et le parterre fut pris d'un fou rire contagieux. On était moins difficile en province. Elle y obtint le privilège des théâtres de Rouen, le Havre, Nantes, Bordeaux, Marseille, Orléans, et joua un peu partout, administrant ses théâtres avec une grande habileté.

Chemin faisant, elle s'était fort éprise, à Rouen, d'un certain Neuville, comédien élégant, qui portait à souhait l'habit zinzolin et l'épée en verrou, à poignée d'acier, taillée à facettes. Ce bellâtre, de mœurs équivoques, devint son amant et le resta toute sa vie, en dépit des accidents de route, qui furent nombreux ; la Montansier n'était pas avare de sa personne et la dépensait volontiers en menue monnaie. Il se montra très jaloux à certaines heures, très tolérant à certaines autres, mais fut toujours dévoué comme un chien aux intérêts de cette femme qu'il considérait, du haut de son admiration, comme une créature d'essence supérieure. Ces « amours de gouttières », pour me servir de la très ingénieuse expression d'Aimée Desclée, persistèrent toute la vie de la Montansier jusqu'au dénouement du mariage, les autres fantaisies — elles sont innombrables — furent le chant, alors que son affection très réelle forma comme les « basses » de l'hymne amoureux.

Vers 1768, nous retrouvons la Montansier à Versailles où la protection de son ami, M. de Saint-Conty, lui avait fait obtenir le privilège des théâtres de Versailles, Saint-Cloud, Compiègne, qui étaient « Stations royales », et c'est elle qui, en 1775, y ouvrit la scène des « Réservoirs » qui existe encore aujourd'hui et qu'elle avait fait bâtir de ses propres deniers. C'est de cette période que datent ses relations avec la reine Marie-Antoinette, qui l'avait prise en amitié, et à la mémoire de laquelle notre héroïne conserva une éternelle et inaltérable fidélité.

Elle quitta Versailles, avec la Cour, en octobre 1789, après fortune faite, revint à Paris et acheta la salle des grands Beaujolais, un théâtre de marionnettes, située à l'encoignure du Palais-Royal, là où se trouve encore aujourd'hui la scène de ce nom. Elle avait acheté également les deux arcades qui suivaient, au rez-de-chaussée desquelles s'épanouissait le café de Chartres. L'architecte Louis, habile entre tous, agrandit la scène, aménagea la salle ; de vrais comédiens, en chair et en os, succédèrent aux marionnettes, et le théâtre ouvrit au mois d'avril 1790 sous le nom de sa fondatrice : ce fut le *Théâtre Montansier*.

La directrice avait son habitation au-dessus du café de Chartres. Elle y tenait salon très suivi, où se rencontraient les célébrités d'alors, sans distinction d'opinion ni d'origine. Artistes, écrivains, hommes politiques y fréquentaient assidûment. Robespierre y coudoyait le duc d'Orléans, alors que Marat, le vétérinaire des Écuries d'Artois, s'y rencontrait avec le danseur Séveste ou le chanteur Lays. Le comédien Dugazon tenait conversation avec Danton dans quelque embrasure, alors que le marquis de Chauvelin faisait le trente-et-un ou le reversis avec Hébert, Chaumette, Vergniaud, ou l'acrobate Forioso. Quant à Barras, à qui les soixante printemps de la maîtresse de la maison inspiraient mieux que de l'amitié, il n'avait pas grand chemin à faire pour se rendre aux réunions du soir, car il habitait, au-dessus de l'appartement de la Montansier, deux chambres, assez mal éclairées, qui s'y reliaient par un escalier intérieur, en forme de colimaçon.

Après la proclamation de la République, — 21 septembre 1792, — le salon changea d'aspect : tout ce qui était royaliste ou suspect disparut pour céder la place à la fine fleur républicaine. La maîtresse de la maison, très avisée, sentant que le vent de la Révolution allait tourner en tempête, changea alors l'étiquette de son théâtre, qui prit le nom de « Théâtre de la Montagne ».

Cela ne lui suffit pas, et pour faire preuve de civisme — ceci était de la prudence — et s'abriter mieux encore contre les délations coutumières, elle équipa, à ses frais, une compagnie franche, recrutée parmi les comédiens et les employés de son théâtre. Dumouriez opérait alors dans l'Argonne, et les volontaires-comédiens-patriotes gagnèrent le camp de la Lune. Ils se conduisirent héroïquement à la bataille de Jemmapes, dont la victoire fut due, en partie, à la présence d'esprit du jeune Renard, le domestique de Dumouriez, qui, sans ordres, et, de lui-même, fit avancer une réserve d'infanterie qui ne songeait pas à intervenir. Parmi les engagés de la compagnie Montansier, il convient de citer les chanteurs fameux Elleviou, Clausel, Gavaudan, et le danseur Séveste, grand-père du pauvre Séveste, pensionnaire de la Comédie-Française, mort des suites de ses blessures pendant la guerre de 1870-71.

Au lendemain de Jemmapes, les volontaires se souvinrent qu'ils étaient comédiens, et donnèrent, devant le général en chef et son état-major, une représentation dramatique sur un théâtre improvisé. Le spectacle se composait d'un ballet, *la Danse autrichienne* ou *le Moulin de Jemmapes,* et d'un vaudeville, *le Désespoir de Jocrisse*.

De retour à Paris, la Montansier, qui se croyait à l'abri de toute atteinte, toujours infatigable, ouvrait, le 15 août 1793, le *Théâtre de la Loi*, qu'elle avait fait bâtir, en plein centre de la ville, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le square Louvois. L'exploitation n'en fut pas de longue durée. Elle s'interrompit, en pleine prospérité, par l'arrestation de la directrice, dénoncée comme suspecte. Elle fut incarcérée à la Petite-Force, où, peu après, vint la rejoindre son ami des bons, et plus encore des mauvais jours, le dévoué Neuville. Ils restèrent en prison pendant dix mois, toujours sous le coup de l'issue fatale, et furent délivrés peu de jours après le 9 thermidor.

La Montansier, que rien ne décourageait, tout en suivant ses innombrables procès en revendication et en dommages et intérêts, — on dit qu'elle en introduisit et en soutint plusieurs centaines, — rouvrit son salon, où se retrouvèrent, avec quelques figures anciennes devenues plus rares, grâce au couperet de la

guillotine qui avait fait des vides, — beaucoup de figures nouvelles, celles que la Révolution avait mises en saillie. Le salon fut très fréquenté, et le futur directeur Barras, qui avait conservé des relations amicales avec son ancienne maîtresse, y tenait volontiers ses assises, mollement vautré dans la bergère du coin du feu. Il y avait des déjeuners réguliers très suivis au ci-devant Beaujolais. Les convives habituels étaient les comédiens Talma et Dugazon, le prétentieux ténor Garat, quelques traitants fameux, Ouvrard et Hainguerlot, à l'aurore de leur opulence; la belle Madame Tallien, déjà lassée de son mari grognon, triste et toujours amoureux; la divine et séduisante créole, Joséphine de Beauharnais.

On y rencontrait parfois aussi le jeune général Bonaparte, alors en disgrâce, découragé, râpé, famélique, prêt à prendre du service auprès du Grand Turc. On a même raconté que son ami Barras avait voulu marier le jeune soldat avec la vieille Montansier, fort bien conservée, paraît-il, et nantie d'une fortune de plus de deux millions. Je ne sais ce qu'il y a de sérieux dans cette légende, mais ce qui est plus positif, c'est que, peu de temps après sa sortie de la Petite-Force, Marguerite Brunet, qui se sentait fort isolée dans la vie, épousa son compagnon d'infortune, son associé et son ami, le comédien Neuville.

Je ne saurais suivre, dans le menu de ses aventures, la carrière de cette femme étrange, qui ne dit son dernier mot qu'avec son dernier soupir, et qui appartient vraiment à l'histoire du Théâtre. Je rappellerai seulement, pour mémoire, qu'après avoir créé un Théâtre italien qui réussit à demi, rue de la Victoire, elle reprit les Beaujolais, qui changèrent leur nom en celui de *Variétés*, et eurent une prospérité telle que la Comédie-Française, qui ne pouvait lutter avec cette concurrence redoutable, obtint la fermeture de la petite salle rivale. Cette iniquité s'accomplit en juin 1806. La Montansier, ne se décourageant pas pour si peu, ouvrit, l'année suivante, — 24 juin 1807, — un nouveau théâtre, celui-là situé sur le boulevard Montmartre, et qui prit le titre de Théâtre des Panoramas, par où passèrent Potier, Brunet, Vernet, Jenny Colon, Jenny Vertpré et tous les plus fameux comiques du siècle.

La liquidation de ses diverses entreprises théâtrales, les spoliations successives dont elle avait été victime, n'avaient pas complètement ruiné la Montansier, mais avaient diminué sa fortune. A peine lui resta-t-il l' « aisance » pour ses vieux jours. Elle les vécut dans un hôtel situé au quartier des Ternes. Ce fut là qu'elle mourut, en 1820, dans sa quatre-vingt-dixième année. Elle était alors veuve de Neuville, enterré, vers 1806, avec l'oraison funèbre que voici, modèle de concision touchante dans son réalisme : « Adieu, ami chéri, nous avons, tous deux, beaucoup souffert, dans la vie, l'un par l'autre; pardonne-moi comme je te pardonne... »

FÉLIX DUQUESNEL.



M. COQUELIN AINÉ. — Rôle de *Saint-Phar*. — *LA MONTANSIER*
Aquarelle de MAURICE DE LAMBERT



Photo Larcher. VOLANGE (M. Harment) BAPTISTE (M. Walter) BARROYER (M. Chabert) ROSE (Mlle Maupin) DORVIGNY (M. Dannequin) LA MONTANSIER (Mme Réjane) DE COSSÉ (M. Gravier) Mlle SÉNÉDOR (Mlle Brésil) L'ABBÉ DE BOUYON (M. Frère) RICHELIEU (M. Rozenberg) Mme TRIAL (Mlle Derval) *Décor de M. Amable.*

ACTE Ier. — Prologue. — *La Belle Béarnaise*

Photo P. Boyer. PHILIPPE (M. Grammont)

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER* (ACTE II)

LA MONTANSIER

PIÈCE EN QUATRE ACTES, DONT UN PROLOGUE,

DE MM. G.-A. DE CAILLAVET, R. DE FLERS ET JEOFFRIN

Mademoiselle Montansier avait le caractère processif. Mais ce n'est ni la hantise de cette personne, ni le souvenir de ces nombreuses plaidoiries qui amenèrent tant de discussions autour de cette pièce, tant de difficultés pour sa représentation. Ce furent les circonstances qui, impérieusement, contraignirent auteurs, directeurs et interprètes à se la disputer. Cette publicité inévitable rendait son apparition, retardée et longtemps attendue, assez difficile. On se méfie des pièces si vantées, et dont certains affirment d'avance le succès. MM. Gaston de Caillavet, R. de Flers et Jeoffrin, puisqu'il ne faut pas l'appeler par son nom, avaient à redouter l'opinion préconçue du public et de la presse. Grâce à leurs talents, *la Montansier* a été digne de l'attente généralement favorable. La presse a jugé, et le public à l'heure présente applaudit.

Certes, le cadre, les personnages sont historiques, mais les auteurs ont voulu, avant tout, il me semble, nous dépeindre l'âme de la comédienne, l'influence du métier sur son caractère, qui rend les joies et les douleurs de sa vie dépendantes de sa vie d'artiste. Par son tempérament, sa nature, sa carrière, ses joies et ses douleurs deviennent en quelque sorte *théâtrales;* factices tout en étant sincères, elles sont ressenties vivement, elles s'exagèrent, mais aussi s'effacent plus vite encore. Elles sont plus d'instinct que de cœur.

Cette étude était fort intéressante, l'œuvre entière fourmille de mille observations, fort justes, saisissantes sur cette âme dépeinte sous différents aspects en plusieurs situations capitales. Le caractère de Marguerite Montansier a été rendu par Madame Réjane avec sa maîtrise connue, mais en outre, avec une sincérité et une conviction qui trouvaient leur libre essor dans ce rôle où l'âme comédienne se révélait librement. Amoureuse et égoïste, enthousiaste et d'émouvant sacrifice chez Saint-Phar, elle est douloureusement passionnée et résignée dans Neuville, légère, vaniteuse, frivole et presque d'héroïque simplicité dans tous les comédiens et comédiennes qui forment la troupe. Travers, défauts, qualités de tous ceux qui, en langage vulgaire, font partie *du bâtiment,*



M. JEAN COQUELIN

Rôle de *Rochefette*. — *LA MONTANSIER*

Aquarelle de CAPPIELLO



BARROYER (M. Chabert)

sont présentés sans exagération au milieu d'une action, dont l'intérêt réside, peut-être, plus dans la psychologie des personnages que dans les diverses situations où ceux-ci se trouvent, mais où se montrent leurs sentiments fugaces et prime-sautiers.

Au prologue, le rideau se lève sur le magasin de la tante de Marguerite Montansier, rempli en un fouillis chatoyant d'objets d'art, d'étoffes, d'armures, de bibelots, de vieux meubles, de dentelles, de porcelaines, d'antiquités de toutes sortes, où viennent fureter, enthousiastes, les collectionneurs de la fin du XVIII[e] siècle. La nièce, déjà artiste, mais sans renom, est attendue au retour d'une tournée de trois semaines en province. D'avance, la Belle Béarnaise, comme on l'a surnommée, a donné rendez-vous dans la boutique à tous ses admirateurs et amis, par une lettre circulaire



L'ABBÉ DE BOUYON (M. Frère)



VOLANGE (M. Harment)

ainsi formulée : « Mon bon ami, venez que je vous dise une nouvelle comme au meilleur de mes amis. » Ils se précipitent, leur nombre est grand, et toutes les castes se trouvent mêlées : les grands seigneurs coudoient des auteurs dramatiques, des comédiens et aussi de jolies comédiennes. Ils se regardent d'abord mutuellement avec méfiance et jalousie, car tous sont épris de la retardataire. Bientôt même des mots d'une amère insolence s'échangent, la dispute éclate et les lames sont prêtes à sortir du fourreau, ils vont se battre quand leur idole se montre. Marguerite apparaît, calme



Photos P. Boyer. M[me] TRIAL (M[lle] Derval)



M[lle] FONTAINE (M[lle] de Mornand)

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — *Prologue*



M. ROZENBERG

Rôle du *Duc de Richelieu.* — *LA MONTANSIER*

Aquarelle de MAURICE DE LAMBERT

leur colère, tout en les raillant et finit par réconcilier grâce à son charme, à sa verve enjouée, ceux qui, un instant auparavant, allaient se battre. Elle est joyeuse, en effet, car elle revient de sa tournée avec un amoureux : l'acteur Neuville, voilà la nouvelle, elle l'aime réellement et se propose de l'épouser.

Les seigneurs sont quelque peu mécontents et l'accueil fait au nouvel élu est légèrement maussade. Mais Marguerite est ambitieuse, elle veut pour elle et son futur mari un théâtre où leurs talents pourront se révéler, il lui faut rattraper la mauvaise impression produite sur ses protecteurs afin d'obtenir l'autorisation royale et l'argent nécessaire à la fondation de la nouvelle scène. Heureusement, elle est adroite, et ce n'est point à tort qu'elle possède le surnom de la Belle Béarnaise ; les



Photos P. Boyer.

Mme MONTANSIER (Mlle Bouchetal)
THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER* (Prologue)



NEUVILLE (M. Candé)
THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — ACTE II

difficultés sans peine s'écroulent, il suffit, pendant le souper à petites tables, au milieu des conversations bruyantes, des rires et des cris, du tapage et du cliquetis des porcelaines et des cristaux, d'une œillade au duc de Richelieu, prince puissant à la Cour, voilà l'autorisation; d'une vague promesse à l'abbé de Bouyon, voilà l'argent; d'un baiser discret sur sa main accordé au duc de Lauzun, commanditaire du *Mercure galant*, voilà la presse, le succès de l'entreprise est complet et d'avance assuré!

Et voilà Marguerite Brunet, directrice sous le nom de La Montansier, Neuville, directeur. Seront-ils heureux avec toutes ces chances de réussite et de bonheur?

On pourrait le croire. Mais Marguerite est femme de théâtre,



Mlle SAINVAL (Mlle Lelières) — BARROYER (M. Chabert) — NEUVILLE (M. Candé) — DORVIGNY (M. Dannequin) — LA MONTANSIER (Mme Réjane) — RICHELIEU (M. Rozenberg) — ROSE Mlle Renée Maupin

THÉÂTRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — *Prologue*



Mlle DE MORNAND

Rôle de Mlle *Fontaine.* — *LA MONTANSIER*

Aquarelle de MAURICE DE LAMBERT



Mlle DERVAL

Rôle de *Mme Trial.* — *LA MONTANSIER*

Aquarelle de MAURICE DE LAMBERT

au caractère fantasque, léger et surtout peu fidèle. Au second acte, dans le foyer du théâtre Montansier en 1792, elle a déjà trompé Neuville. Ses amants furent nombreux, et le dernier, un acteur, nommé au théâtre Philippe, mais qui est en réalité un noble, poursuivi par le Tribunal révolutionnaire et engagé par elle dans sa troupe pour le soustraire aux recherches, s'il est un exécrable amoureux sur les planches, trouve de séduisantes paroles dans leur tête-à-tête intime. Malgré la jalousie du mari qui, dès le prologue, a pu avoir quelque inquiétude devant l'adresse et les roueries de Marguerite, malgré la jalousie de Saint-Phar, vieux comédien qui depuis plusieurs années aime secrètement sa directrice, Marguerite, elle, du moins, vit tranquille, partagée entre ses études d'artiste et ses heures d'amour. Elle fait répéter ses comédiens qui discutent, s'interpellent et se moquent entre eux les uns des autres. Saint-Phar, lui, joue aux dominos dans un coin avec un camarade, quand la petite Sénédor, exaspérée par un mari aux ennuyeux et justifiés reproches, se met en colère, déclarant qu'elle ne veut accepter aucune observation et qu'elle envoie tout promener, même le théâtre !

Le théâtre ! Le vieux comédien se lève stupéfié ! outré ! la colère lui monte au front, et il tance la jeune renégate en cette tirade où les auteurs montrent tout ce qui fait l'orgueil de l'artiste :

« Ah ! tu te fiches, s'écrie-t-il, du théâtre ? Tu es donc un monstre ? Tu n'as donc rien qui palpite sous la mamelle gauche ? Tu es donc issue d'un serpent et d'une galérienne ? ou d'une chouette et d'un bourgeois ? Et si je m'exprime avec cette mesure, c'est parce que je parle à une femme. Le théâtre ! Mais c'est à lui que nous devons toute notre joie, tout notre orgueil, c'est lui qui nous met au-dessus de tous les autres hommes, car — ayons le courage de le dire — nous sommes au-dessus de tous les autres hommes.

« Et toi-même, petite loque, petite rien du tout, — je reste galant, toujours parce que je parle à une femme, — si on te courtise, si on te fête, si on ne te respecte pas, ne sens-tu pas que c'est le théâtre qu'on aime en toi ! Ce n'est pas ta personne que tes amants désirent, c'est ton personnage ; ce ne sont pas tes yeux, c'est le reflet des chandelles ; ce n'est pas le rose de tes joues, c'est le rouge de ton fard. C'est parce que nous sommes le théâtre que l'univers, restons modestes, que le monde est avide de connaître les moindres détails de notre existence, le menu de nos repas et celui de nos cœurs. C'est à cause du théâtre que vous, Mesdames, on vous assiège de déclarations, que nous, Messieurs, on nous couvre de fleurs et de couronnes. Côté cour et côté jardin. »

Et Verteuil murmure : « Et dire qu'en scène il bafouille ! » Saint-Phar continue : « Regarde cette figure, qui ne dépasse pas en majesté la moyenne des figures. Eh bien ! c'est sous cette figure-là que l'immense majorité des hommes se représente : César, Auguste, le Cid, Mahomet, Jupiter. C'est sous ces traits-là que se fixe dans la mémoire l'image des héros, des rois, des dieux. Nous avons le génie, le costume, les aventures de tous ces gens-là, et comme nous avons en outre la composition, nous sommes plus eux qu'ils ne le furent eux-mêmes, et c'est nous qui leur donnons l'immortalité véritable. Tartuffe vivra plus longtemps que M. de Robespierre, et vos amours, ô petites, ô toutes petites femmes, seront depuis longtemps défuntes, que l'alouette éveillera encore Juliette dans les bras de Roméo. Voilà pourquoi je permets qu'on dise du mal de tout et de tout le monde, de la République, de la Royauté, du Despotisme, de la Liberté, de la Constitution, de l'Être suprême et même de moi. Mais je ne souffrirai jamais, jamais, qu'on dise du mal du Théâtre ! »

Mais on est en une période de troubles, et la troupe Montansier va en subir des atteintes ; on a surpris, en effet, dans les papiers de Marie-Antoinette, une lettre de Marguerite qui suffit à la compromettre et à la faire considérer comme « suspecte ». — Ce qui complique et rend la situation plus dangereuse est la présence de l'aristocrate Philippe, caché parmi les comédiens. De plus, le Tribunal révolutionnaire a ordonné des perquisitions, et le théâtre Montansier doit être visité le soir même. — Comment échapper aux Jacobins ? Neuville et Saint-Phar savent qu'on peut compter sur quelques « rouges » admirateurs de la Montansier, qui pourraient les aider à franchir ce mauvais pas ; pendant qu'ils courent pour prévenir le danger, arrive Saint-Just qui depuis quelque temps courtisait quelque peu Marguerite ; il peut la sauver, il suffit qu'elle lui cède, on ne pourrait soupçonner sa maîtresse. Révoltée, elle refuse le marché. Heureusement, malgré la colère du sectaire, tout n'est pas perdu. Le vicomte de Noailles qui sert dans les armées républicaines est à la veille de partir avec deux mille hommes qu'il a reçu l'ordre de lever à


Photo P. Boyer. ROCHEFETTE (M. Jean Coquelin)
THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER*



M. COQUELIN Aîné

Rôle de *Saint-Phar*. — *LA MONTANSIER*

Aquarelle de CAPPIELLO



Mme TRUFFAUT (Mlle Berny) — SAINT-PHAR (M. Coquelin aîné) — VOLANGE (M. Harment) — NEUVILLE (M. Gandé) — VERTEUIL (M. Péricaud) — BAPTISTE (M. Walter)

THÉATRE DE LA GAITÉ. — « LA



Mlle SAINVAL (Mlle Lelières) — BARROYER (M. Chabert) — NOAILLES (M. Volny) — ROSE (Mlle Renée Maupin) — Mme TRIAL (Mlle Derval)

Décor de MM B... & C...

-ANSIER. » — (Acte II. — Le Foyer du Théâtre Montansier)



Mme RÉJANE

Rôle de *la Montansier*. — *LA MONTANSIER*

Aquarelle de CAPPIELLO



Photo P. Boyer.

THÉATRE DE LA GAITÉ

LA MONTANSIER (PROLOGUE)

Mme Trial. — Mlle Derval

Paris, car la patrie est proclamée en danger. Marguerite n'hésite plus, et devant Saint-Just lui-même qui demeure muet et stupéfait, elle décide toute sa troupe à s'engager pour l'armée de Sambre-et-Meuse, — la France a besoin de tous ses enfants, pourquoi eux ne partiraient-ils pas comme les autres ? Ils acceptent d'enthousiasme, et les commissaires de la Commune arrivent au moment où comédiennes et comédiens, dont Philippe, signent leur acte d'engagement, et échappent ainsi à l'échafaud qui les menace. — Sur-le-champ, la « compagnie Montansier », équipée ou plutôt accoutrée avec les armes et les uniformes légèrement disparates du magasin d'accessoires, court à la frontière.

Nous l'y trouvons au matin de Jemmapes, *jouant* pour ainsi dire au soldat, *répétant* le maniement d'arme avec entrain et conviction. On ne saurait se moquer d'eux, et certes l'officier qui les traite dédaigneusement a grand tort; la compagnie Montansier n'a-t-elle pas eu deux de ses enfants devenus généraux de l'Empire !



Photo P. Boyer. VERTEUIL (M. Péricaud) — Mlle SÉNÉDOR (Mlle Brésil) — SAINT-PHAR (M. Coquelin aîné) — ROSE (Mlle Maupin) — DESROSIERS (M. Adam) — Mme TRIAL (Mlle Derval) *Décor de MM. Brard & Couder*

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — ACTE II. — *Le foyer du Théâtre Montansier*

Leur situation est critique, les vivres manquent, qu'importe, les poulets, les bouteilles et les pâtés de carton surgissent devant un parlementaire venu sous le prétexte d'un échange de prisonniers, car les comédiens ont déjà fait deux prisonniers ! mais en réalité, cet officier, très Parisien, spectateur enthousiasmé par le théâtre et tout particulièrement par la Montansier, est accouru pour lui avouer sa grande admiration avant le signal du combat.

C'est en ces termes que cette dernière se définit à son amoureux adversaire : « La Montansier, enfant de la balle, artiste dramatique, directrice de théâtre, un peu fantassin, un peu vivandière, presque capitaine; ni blonde, ni brune : changeante, fleur-des-pois quand ça se trouve et dure-à-cuir quand il faut, candide comme un page, douce comme un tigre, pas méchante pour un sou, mauvaise comme la gale, actrice par goût, femme

ar vocation, militaire par devoir, condamnée par les Jacobins t soldat de la République, moitié figue et moitié raisin. Voilà, n deux mots, ce que je suis ; et si je ne m'explique pas davantage, cela tient, mon officier, à l'émoi que vous me jetez et à ce ue je suis d'ailleurs d'une insurmontable timidité. »

Inutile de dire que celui-ci, bien que légèrement stupéfait, n'est dupe ni de la scène du repas, ni de Saint-Phar, costumé en colonel belge commandant le renfort, et qui se plaint d'avoir trop de soldats, et après les avoir complimentés sur leurs talents, il disparaît...

Le canon tonne ! Philippe ne peut supporter l'idée qu'il va se battre contre ceux de sa caste, ennemis de la République, alliés aux Autrichiens pour reconquérir au roi son royaume; l'heure de la



oto P. Boyer. — Décor de MM. Brard & Couder.

AINT-PHAR (M. Coquelin aîné) — NEUVILLE (M. Candé) — LA MONTANSIER (Mme Réjane) — NOAILLES (M. Volny) — LE COMMISSAIRE DE LA COMMUNE (M. Person

GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — Acte II. — *Les Commissaires de la Commune au foyer du théâtre*

aille a sonné; au même instant, par une gazette, il apprend que n frère est arrêté et sur le point d'être exécuté, il va courir à n secours. En vain, Marguerite, désespérée, cherche à le retenir, supplie, en vain; ses larmes ne peuvent l'arrêter, le devoir plus fort que l'amour : il s'arrache de l'étreinte de son amante s'enfuit...

La position confiée aux comédiens était peu importante et facile à défendre, selon les prévisions du général en chef, mais l'ennemi opère une conversion, voulant profiter du peu de surveillance qu'il présume de la part de la compagnie Montansier ; par le ravin, il vient l'attaquer d'assaut. Qu'importe ! ou plutôt, tant mieux ! Les comédiens sont prêts à combattre, cette *première* à l'ennemi ne les émotionne pas, et le feu de l'assaillant ne les trouble pas plus que celui de la rampe ! Mais, en tête des



Photo P. Boyer. VERTEUIL (M. Péricaud)
THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — ACTE III

Autrichiens, ils aperçoivent Philippe ; Neuville cède alors le commandement de sa troupe à Marguerite, celle-ci le suppliant de ne pas tirer, de se rendre. Mais, en face du danger couru par ses compagnons, en face de son amant, renégat à la reconnaissance fraternelle de ses camarades, traitre à son amour, elle crie : « Feu ! » et Philippe s'abat et roule au bas des marches.

La petite troupe va être débordée ; heureusement, un bataillon de Marseillais arrive à son secours, et, par un mouvement tournant, cerne les Autrichiens, qui se rendent.

On fête la victoire, et ce n'est, dans tout le village de Jemmapes, enguirlandé de fleurs, que rires joyeux. Pourtant, les comédiens pleurent quelques-uns des leurs, frappés par les balles. Marguerite, elle, est désespérée ; son cri, à moitié involontaire, presque uniquement impulsif, instinctif en face du danger et de sa douleur devenue en un instant de la haine, maintenant, à l'heure présente où elle croit Philippe mort, elle le regrette, s'en repent et pleure.

Neuville, qui a assouvi sa vengeance de mari trompé en obligeant Marguerite à frapper elle-même son amant en lui laissant le commandement, Neuville, mari lassé mais cœur résigné, a réussi à porter Philippe, respirant encore, en dehors du combat, il l'a secouru, il l'a sauvé. Mais maintenant, profondément triste, il va se séparer d'elle ; il vient dire adieu pour toujours à Marguerite, à qui le souvenir du mort rend odieuse sa présence. Il lui avoue que Philippe est vivant. — « Qui l'a sauvé ? » Saint-Phar lui désigne Neuville. — « Toi ? Pourquoi ? — Mort, tu ne l'aurais pas oublié ; vivant... » Elle ne l'aime plus, et quand elle



Photo P. Boyer. NOAILLES (M. Volny)
THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — ACTE II



BAPTISTE (M. Walter)

se retrouve en présence de Philippe, malgré les explications qu'il lui donne, elle le chasse.

Marguerite a été frappée de la générosité de son mari, elle veut sincèrement revenir à lui. Mais trop souvent déjà il a pardonné; c'en est trop, il ne peut plus. Ils vont se quitter. Mais Saint-Phar, lui, qui aime Marguerite, qui sent que la destinée de ces deux êtres est de vivre ensemble, pour se faire souffrir cruellement sans doute, mais dont la souffrance est en quelque sorte nécessaire pour eux-mêmes; Saint-Phar, qui adore le théâtre en une foi ardente, bien qu'il soit durement pénible à son cœur de vieil amoureux de les réconcilier; Saint-Phar ne veut pas que ces deux artistes, faits l'un pour l'autre et qui se comprennent, ne puissent se pardonner et s'aimer quand même, et toujours.

Mais comment obtenir de Neuville le pardon? Le vieux comédien en trouve le moyen, et c'est le théâtre, la puissance de la scène sur l'acteur qui le lui fournit. Il s'agit simplement, sous un prétexte quelconque, de faire jouer aux deux époux une scène : *Mathurine punie*, que la troupe va représenter sur le champ de bataille; elle offre une situation analogue à celle de Marguerite et de Neuville, le fictif sera emporté par le réel. Oui, mais il faut obtenir de la Montansier de jouer ce rôle de Mathurine. L'amour-propre l'entraînera. Et voilà Saint-Phar paraissant affolé : Mademoiselle Sénédor s'est foulé le pied, il s'agit de la remplacer; ce n'est pas facile, elle a joué le rôle de façon incomparable. Marguerite n'hésite plus,



CURTIUS (M. Ogereau)



Photos P. Boyer. MADEMOISELLE TRUFFAUT (Mlle Bernay)



FRITZ DE HORSTEIN (M. Monteux)



MADEMOISELLE SAINVAL (Mlle Lelières)

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — ACTE III



Photos P. Boyer. PHILIPPE (M. Grammont)

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER*. — ACTE III

elle est trop tentée, on verra bien ce qu'elle est capable de faire. Et la voilà, pour un raccord, répétant avec son mari la scène entre Pierrot et Mathurine. Mathurine, infidèle, demande à Pierrot de lui pardonner, il résiste; elle le supplie avec tant de conviction, tant de repentir sincère et d'attendrissement, que ce n'est plus Mathurine, mais Marguerite qui bientôt pleure; le jargon de paysans se change en véritables sanglots, les larmes feintes deviennent de vraies larmes, et le pardon est réel, bien réel, puisque tous deux changent le dénouement de la scène. Et c'est fini; est-ce bien fini pour eux deux? Qu'importe; et je veux terminer l'exposition de *la Montansier* par la dernière phrase dite par Saint-Phar et qui est le résumé de la pièce entière fait par les auteurs mêmes : « Voyez-vous, mes enfants, il y a en nous quelque chose de plus fort que nos volontés, que nos sentiments... c'est le Théâtre. »

Cette dernière scène est une des plus jolies qu'il soit dans son habileté, son pathétique et sa finesse. Elle termine de façon triomphante cette pièce audacieuse, qui pourrait peut-être déconcerter quelques-uns, puisqu'elle réunit des genres très divers : la fantaisie, l'histoire, le drame et la comédie, mais qui certainement ne peut que plaire, non seulement par l'intérêt qu'offrent les caractères des personnages, leurs situations psychologiques, mais encore par une action alerte, mise en scène avec un luxe pittoresque dans des cadres brillants.



NEUVILLE (M. Candé)

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER*. — ACTE III

Le décor du prologue de M. Amable n'est-il pas délicieux dans son chatoiement coloré de magasin de bric-à-brac! Celui du second : le foyer du théâtre Montansier, est une reconstitution de style fort intéressante, due aux brosses de MM. Bard et Couder.

MM. Ronsin et Bertin ont donné toute la mesure de leur talent pour évoquer de façon saisissante la position défendue par les comédiens : vieux parc d'un château dont les constructions, marches, balustrades, déjà frappées et mises en ruines par les boulets, et duquel on découvre le vaste champ de bataille au lointain horizon.

Enfin, M. Lemeunier nous a montré un coin du village de Jemmapes, délicieusement fleuri, les tréteaux élevés sur le champ de bataille, autour desquels les comédiens ont habilement disposé de lourdes tapisseries, trouvées dans quelque riche demeure.

Que dire de la réunion, dans une même interprétation, des deux noms de Réjane et Coquelin? La première a trouvé, dans



Photo P. Boyer. ROCHEFETTE (M. Jean Coquelin) — VERTEUIL (M. Péricaud) — LA MONTANSIER (Mme Réjane) — SAINT-PHAR (M. Coquelin aîné) — UN PORTE-FANION (M. A. Francq) — FRITZ DE HORSTEIN (M. Monteux) — *Décor de MM. Ronsin & Bertin.*

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — ACTE III. — *Saint-Phar jouant le rôle du colonel Van der Tronk*

la Montansier, un rôle aux effets variés, dans lequel elle a pu montrer toutes les ressources de son talent. Elle fut délicieusement espiègle, tendre, ironique, passionnée, douloureuse, avec une grâce, un esprit, une légèreté et une émouvante vigueur en tous points remarquables. Coquelin, lui, a donné au rôle de Saint-Phar, grâce à son autorité, une ampleur de verve claironnante, une puissance héroïque et tout à la fois comique et lyrique, à côté d'une bonhomie émue, simple et touchante. Cet amour pour le théâtre n'est-il pas pour M. Coquelin toute sa vie, et ses secrètes pensées ne se sont-elles pas révélées l'autre jour sur la scène de la Gaité? M. Jean Coquelin a interprété avec une grande finesse et une rondeur amusante le marquis de Rochefette, habitué des coulisses, l'amoureux de toutes les comédiennes. M. Candé a été un Neuville douloureux, de façon très sincère et prenante. M. Volny silhouette d'une jolie allure le vicomte de Noailles, et M. A. Mayer fait un Saint-Just de bonne tenue. M. G. Frère est un pétulant petit abbé du XVIIIe, et M. Péricaud un régisseur parfaitement naturel. M. Rozenberg a fort bien composé, avec une grâce spirituelle et une élégance raffinée, son duc de Richelieu. MM. Gravier, Grammont,

Monteux, Lelières, Walter, Chabert, Harment, ont tenu avec un divers bonheur leurs personnages plus secondaires. Parmi les interprètes féminins, il nous faut mentionner Madame Bouchetal, tante fort respectable d'une nièce très évaporée; la jolie Mademoiselle Brésil, qui est une charmante Sénédor; Mademoiselle M. Bernay, digne d'un rôle plus important par son aimable



Photo P. Boyer. LA MONTANSIER (Mme Réjane) NEUVILLE (M. Candé) PHILIPPE (M. Grammont) Décor de MM. Ronsin & Bertin.

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — ACTE III. — *La Terrasse du Château*

entrain. Enfin, Mademoiselle Derval, finement gracieuse, et Mademoiselle de Mornand, font de très agréables comédiennes.

Tous les comédiens peuvent être fiers du succès de *la Montansier* puisqu'il leur a prouvé la sympathie et l'estime du public pour les artistes dramatiques.

ANDRÉ SARDOU.



Photo P. Boyer

THÉATRE DE LA GAITÉ

LA MONTANSIER. — Acte II

Mlle Sénédor. — Mlle Brésil

L'OFFICIER AUTRICHIEN (M. Dannequin) — NEUVILLE (M. Candé) — VOLANGE (M. Harment) — VERTEUIL (M. Péricaud) — SAINT-PHAR (M. Coquelin) — LA MONTANSIER (Mme Rejane) — ROCHELETTI (M. Jean Coquelin)

Décor de MM. Ronsin & Bertin

THÉATRE DE LA GAITÉ. *LA MONTANSIER.* — ACTE III. — *La Victoire des Bataillons marseillais*



Photo P. Boyer. — Décor de M. Lemeunier.

SAINT-PHAR (M. Coquelin aîné) — LA MONTANSIER (Mme Réjane) — NEUVILLE (M. Candé) — Mlle SAINVAL (Mlle Lelières) — Mlle TRUFFAUT (Mlle Bernay)

THÉATRE DE LA GAITÉ. — *LA MONTANSIER.* — Acte IV. — *L'arrivée du général Dumouriez*



Mlle RENÉE MAUPIN

Rôle de *Rose*. — *LA MONTANSIER*

Aquarelle de MAURICE DE LAMBERT

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



M

Mlle BRÉSIL

Rôle de Mlle *Sénédor*. — *LA MONTANSIER*

Aquarelle de MAURICE DE LAMBERT